

« **P**ARIS sera toujours Paris », dit la chanson. La ville l'est un peu plus aujourd'hui avec la sortie, sur 482 écrans, du nouveau film de Cédric Klapisch (« Chacun cherche son chat », « L'Auberge espagnole »...), sobriement intitulé « Paris ». Œuvre « chorale » sur tous les plans, dans la mesure où elle rassemble plusieurs acteurs, plusieurs histoires et plusieurs lieux, « Paris » est un portrait vivant d'une capitale qui n'en finit pas de faire rêver.

**Vous donnez votre vision de Paris, mais vous-même, où êtes-vous né ?**

■ **Cédric Klapisch.** A Neuilly-sur-Seine. J'y ai passé trois jours. C'est trois jours de trop ! Ensuite j'ai vécu les dix premières années de ma vie place de la Contrescarpe, dans le V<sup>e</sup>. Le jardin où j'allais, en sortant de l'école primaire, c'était les arènes de Lutèce. Quand votre espace de jeu est l'endroit le plus vieux de Paris, il y a un mélange troublant entre votre propre enfance et l'enfance de Paris. Le nombre d'heures que j'ai passées dans ce square ! Ça donne un rapport extrêmement... organique avec cette ville.

*« Les Parisiens ont ce truc râleur qui est profondément sympathique »*

**Avez-vous des lieux fétiches ?**

Le carrefour des Gobelins, où j'ai embrassé pour la première fois une fille. J'avais 12 ans. Et la rue Beautreillis, quand j'avais 20 ans. On s'est embrassé sur un trop petit trottoir. Dans « L'Auberge espagnole », la scène entre Romain Duris et Audrey Tautou raconte ça. Il y a aussi mon école maternelle, rue Monge ; mon école primaire, rue Rollin ; et le lycée Rodin, où j'ai passé sept ans. C'est

prosaïque, terre à terre. C'est pour ça que j'aime bien Madame Renée (NDLR : *Renée Le Calm*), qui était dans « Chacun cherche son chat » et qui est aussi dans ce film. Les Parisiens ont ce truc râleur qui est profondément sympathique. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je trouve géniale la publicité du « Parisien » (NDLR : « *Le Parisien* » ? *Il vaut mieux l'avoir en journal*). On a tous cette phrase en tête. Elle joue sur le plaisir qu'on a à détester les Parisiens. Du coup, ça rassemble tout le monde, parce que même les Parisiens aiment détester les Parisiens !

**Et vous, que n'aimez-vous pas chez eux ?**

Ceux qui « se la racontent » comme on dit. Il y en a vraiment qui s'y croient. Particulièrement dans le VIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup>. C'est d'ailleurs la principale difficulté quand on tourne. Comment les gens peuvent-ils se mettre dans cet état ? Il y a cette expression « péter plus haut que son cul ». Elle a l'air d'avoir été exclusivement créée pour ces quartiers !

**Quel rapport les Parisiens ont-ils, à vos yeux, avec leur ville ?**

Je pense qu'il y a toujours une raison pour oublier le privilège d'habiter là. En revanche, je pense que tous les Parisiens connaissent ces instants de sérénité, de grâce : repérer tel rayon de soleil sur une rambarde ; traverser la Seine en regardant à gauche, à droite et se dire : « Ouh là ! où est-ce que je suis ? » Ce n'est pas un hasard si Paris est la ville la plus visitée au monde.

une période super-forte de ma vie. Je ne peux pas passer devant sans regarder les gens qui en sortent.

**On ne peut pas parler de Paris sans parler des Parisiens. Comment les voyez-vous ?**

Paris a quelque chose de solennel. Alors que les Parisiens ont un côté

**Y a-t-il des quartiers plus difficiles à filmer que d'autres ?**

Montparnasse, par exemple, est plus difficile à filmer que les Champs-Élysées où il y a un truc frontal, une perspective directement cinématographique qui s'inscrit directement sur la pellicule. Je ne peux pas passer rue Campagne-Première sans penser à « A bout de souffle » (NDLR : *de Jean-Luc Godard, avec Jean-Paul Belmondo*). Derrière Bastille, rue de Lappe ou de Charonne, ça ne donne rien. Mais c'est précisément ce rien qui est intéressant à rendre.

*« Quand je passe en métro sur le pont Bir-Hakeim, je ne peux pas m'empêcher d'avoir une vision d'extase »*

**A la fin de votre film, vous montrez la ville comme une ronde de hasards... Et pour vous ?**

A 18 ans, je suis tombé sur Serge Gainsbourg qui sortait bourré d'une boîte de nuit. Il s'est engouffré dans un taxi. Eh bien voilà ! J'ai croisé Gainsbourg une fois dans ma vie et cette image, qui a duré quinze secondes, est gravée.

**Paris est-il en train de virer bobo ?**

Ça ne veut pas dire grand-chose. Le VIII<sup>e</sup>, le XVI<sup>e</sup>, le VII<sup>e</sup> ne sont pas du tout bobos, ils sont bourgeois. Et puis il y a encore un Paris populaire

qui échappe à la « boboïsation ». Les gens que je décris, les maraichers, les immigrés, sont loin d'être bobos et ils représentent une catégorie importante de la population.

**Qu'aimeriez-vous entendre des candidats aux municipales ?**

Je trouve que les enfants n'ont pas leur place dans Paris. Moi, j'en ai trois. Il y en a un qui est à la crèche et en ce moment, il n'y a pas assez de puéricultrices. Déjà qu'il n'y a pas assez de crèches... Si, en plus, il n'y a pas assez de gens pour travailler ! A Barcelone ou Amsterdam, les enfants existent mieux qu'à Paris. Je ne comprends pas pourquoi il n'y a pas vraiment d'espace pour les enfants à Paris.

**Comment vous déplacez-vous ?**

A scooter mais aussi en métro. Comme Romain Duris dans le film, je regarde le visage des gens. J'imagine leur vie. Et quand je passe en métro sur le pont Bir-Hakeim, je ne peux pas m'empêcher d'avoir une vision d'extase. Il y a la tour Eiffel, la Seine qu'on traverse, ces immeubles haussmanniens et ces espèces de tours délirantes... C'est un mélange d'espace et de temps. On avance dans du beau.

PROPOS RECUEILLIS PAR  
PIERRE VAVASSEUR

**NOTRE COTE :** ★★★★★ chef-d'œuvre, ★★★ excellent, ★★ bon, ★ moyen, ● sans intérêt.